

FEUILLETON DU TRAIT D'UNION

LA CHAMBRE ROUGE

PREMIERE PARTIE.

PERE ET MERE INCONNUS.

III

Il y eut un court silence. Ils marchaient l'un à côté de l'autre sous le voile mobile et transparent que les arbres déjà touffus étendaient sur leurs fronts, pénétrés, à leur insu même, par le calme harmonieux de cette belle matinée de printemps, presque grisés par les senteurs saines et fortes que dégageaient les prés verts et les frondaisons vierges.

— Jusqu'au moment où je vous ai rencontré, reprit peu après la belle jeune fille, je n'avais encore éprouvé aucune des émotions sérieuses de la vie. J'ai été très gâtée par mon père qui s'ingéniait à écarter de mon esprit toute préoccupation qui eût pu l'attrister, et jusqu'à l'année dernière, j'avais vécu sans m'inquiéter de savoir quel époux je choiserais parmi les prétendants qui, me disait-on, briguaient l'honneur de me donner leur nom. J'étais si jeune ! j'avais bien le temps.

— J'attendais donc sans impatience, quand le hasard vous amena une nuit, au château de Lesquifou ! Ce fut un événement dans ma vie et j'éprouvai ce jour-là un étonnement dont je fus particulièrement agitée. Je n'avais encore rien senti de pareil, et avec mon audace, ma fierté natives, dédaignant le danger que je courais sans m'en douter, je mis, peut-être avec intention, plus d'abandon ou moins de réserve que d'habitude dans l'accueil que je vous fis. C'est là ce qui me perdit, ou plutôt non, je veux être sincère, Paul, c'est là ce qui me sauva ! Car, si j'eusse agi autrement, je ne vous aurais pas connu comme vous méritiez de l'être, et je ne vous aurais pas aimé comme je vous aime, c'est-à-dire assez profondément pour vous confier le bonheur de ma vie entière.

— Chère Berthe, murmura Paul Didier.

Berthe eut un doux sourire.

— Ah ! il faut tout dire cependant, poursuivit-elle. Cela n'a pas été tout seul, et je ne vous cacherai pas que j'ai essayé de lutter contre le sentiment si nouveau qui s'empara ainsi de mon être tout entier ! Je me sentais comme blessée dans mon orgueil. Je songeais avec un frisson glacé à ce que dirait le monde, au chagrin qu'éprouverait mon père dont ma résolution allait ruiner les rêves longtemps bercés d'alliance aristocratiques. Ah ! j'ai passé bien des nuits sans sommeil, mon ami ! Mais Dieu m'a éclairée, soutenue, fortifiée : ma révolte n'a pas tenu, et j'ai été vaincue, parce que, après tout, je ne demandais qu'à l'être ! Et maintenant nous sommes irrévocablement l'un à l'autre ; mon père s'est rendu à mes prières, le monde a approuvé mon choix, et dites, osez dire quel obstacle humain pourrait désormais nous séparer ! Rassurez-vous donc, mon grand enfant ! Chassez toutes ces pensées importunes auxquelles vous n'avez aucune raison de vous abandonner, et marchons avec confiance vers cet avenir qui s'ouvre devant nous !

Le jeune homme ne trouva rien à répondre à cette touchante confiance ; il était ému, comme si le ciel même se fût ouvert devant lui ! Ils continuaient de marcher, doucement appuyés l'un sur l'autre, s'oubliant dans une extase muette, ne songeant pas à rompre ce doux silence qui berçait leur rêve enchanté. Tout à coup Berthe se prit à tressaillir et quitta brusquement le bras de Didier.

— Qu'avez-vous ? demanda ce dernier.

— Écoutez ! fit Berthe.

— C'est la voix de Jobic.

— Et elle m'appelle, entendez-vous ? Que peut-il être arrivé ?

Berthe achevait à peine de parler, quand une enfant de quinze ans au plus parut au bout de l'allée qu'ils suivaient. C'était Jobic. Sorte de petite fadette bretonne, que Berthe avait remarquée, un jour, dans une des fermes que possédait son père, et qui l'avait séduite par sa grâce et sa beauté sauvages ! Elle l'avait prise à son service, et elle ne pouvait que s'en louer, car aucun dévouement n'eût pu égaler celui que l'enfant avait voué à sa jeune maîtresse. Cependant Jobic venait de s'arrêter interdite ; elle était pâle et essoufflée et comprimait de ses deux bras sa poitrine qui battait avec violence.

— Qu'y a-t-il ? demanda Berthe intriguée ; tu as couru ?

— Oui, mademoiselle.

— Pourquoi ?

— C'est que M. Gautier vient d'arriver ou château avec M. de Fontenette.

— Eh bien ?

— Ils se sont enfermés tous les deux et au bout d'un instant M. Gautier m'a appelée pour me dire de porter cette lettre à M. Paul.

— Donne, donne cette lettre ! dit ce dernier.

En même temps, d'une main fébrile, il déchirait l'enveloppe ; mais dès les premières lignes il étouffa un cri de douleur et devint livide.

— Paul ! s'écria Berthe qui l'observait.

— Lisez ! répondit le jeune homme.

Et à son tour elle lut. La lettre ne contenait que quelques lignes par lesquelles M. Gautier invitait le jeune avocat à ne plus revenir. C'était invraisemblable ; il y avait là quelque odieuse machination. On avait trompé son père ! Berthe n'en pouvait croire ses yeux.

— Ah ! je veux parler à M. Gautier ! dit Paul, sortant tout à coup de sa stupeur.

— Non ! interrompit Berthe d'un ton résolu. Laissez-moi ce soin et soyez tranquille ; je saurai, comme il convient, défendre notre bonheur.

— J'étais trop heureux, mes pressentiments ne me trompaient pas ! Mais que peut-il s'être passé ?

— C'est ce que je vais savoir. Calmez-vous et, dans quelques heures, je vous enverrai Jobic.

— Ah ! je vais l'attendre avec la plus mortelle impatience !

— Allez donc, Paul, mon fiancé, mon époux ! J'ignore quel obstacle se dresse tout à coup entre nous pour tenter de nous séparer. Mais le cœur de votre Berthe n'est pas de ceux que les épreuves épouvantent, et ne craignez pas qu'un autre puisse jamais prendre la place que je vous y ai faite !

Paul baisa avec transport ses mains, qu'elle lui abandonnait, et pendant qu'elle s'éloignait d'un pas rapide vers le château il reprit tristement le chemin de la ville. Malgré les assurances qu'il venait de recevoir, il était inquiet. Qu'était-il survenu ? A quelle cause attribuer cette rupture presque brutale ? Quel motif grave avait pu pousser M. Gautier à ce parti extrême et violent, qui était si peu conforme à ses habitudes de courtoisie ? Il n'y avait pas loin à chercher.

Si, en effet, M. Gauthier s'était résigné au mariage de sa fille avec Paul Didier, il n'en était pas de même des prétendants à la main de Berthe. Un surtout, le vicomte de Fontenette, en avait conçu un vif dépit. Il aimait, lui aussi, sincèrement, et n'entendait pas abandonner la partie sans lutte. Il avait recherché les antécédents de Didier et relevé, dans le passé, tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur le mystère de sa naissance ; tâche ingrate et difficile, à laquelle il se livra avec une véritable passion, et dont le résultat devait lui être favorable, puisqu'il avait abouti à la rupture qui venait d'avoir lieu !

Paul, cependant, n'avait rien deviné de ce qui se passait ; et comment s'en fût-il douté ? Par un sentiment de dignité et de pudeur qui se comprend, il s'était toujours défendu contre le désir qui lui venait par-

fois de déchirer le voile qui couvrait son berceau. Qu'eût-il gagné, d'ailleurs, à la satisfaction de cette curiosité malsaine ? Des chagrins et une honte de plus ! Il avait préféré sa solitude studieuse et se-reine, et bien qu'il eût souffert longtemps de cette position cruelle d'enfant sans famille, il n'avait jamais songé à maudire ceux à qui il la devait.

Mais aujourd'hui, après ce qui venait de se passer, la situation changeait brusquement. Il repassait avec amertume les années écoulées, les efforts tentés, les luites soutenues, et il se demandait ce qu'il allait devenir et qu'elle existence serait désormais la sienne. Il avançait lentement, comme à regret, écoutant malgré lui si Jobic n'accourait pas pour le ramener au château. A un moment, comme il tournait le coude d'un étroit sentier pour reprendre la route départementale, il se trouva brusquement en présence du capitaine Bellegarde, qui, comme lui, regagnait la ville. Le capitaine avait de l'air, pour nous servir de son expression, et il remarqua tout de suite l'altération des traits du jeune avocat. Il vint à lui, la main tendue.

— Eh bien, dit-il, déjà de retour ?

— Oui, répondit Didier avec un geste accablé.

— Mlle Gautier n'est pas souffrante, au moins.

— Non, capitaine, non, Dieu merci !

— Enfin il n'y a rien de nouveau par là ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Le capitaine remua la tête.

— D'abord, parce que je vous trouve l'air un peu ému, répondit-il ; et puis, il y a une heure à peine, j'ai vu passer le vicomte, et à lui, je lui ai trouvé l'air bien content. Ça ne signifie peut-être rien, mais ça m'a fait revenir quelques idées qui depuis hier, me trouaient déjà par la tête.

— Que supposez-vous donc ? interrogea avidement Didier ?

— Moi, rien du tout. Seulement...

— Achevez !

— Eh bien, c'est cette diable de question de père et mère inconnus qui n'a jamais été tirée au clair, et ça, c'est un tort.

— Mais quand M. Gautier m'a accordé la main de sa fille, il n'ignorait rien de ma situation.

— Peut-être.

— Expliquez-vous.

Le capitaine regarda son interlocuteur bien en face.

— Tant que votre père est resté inconnu, poursuivit-il après un court silence, la chose était nette, puisque vous étiez accepté ainsi. Mais la situation serait bien différente, vous le reconnaîtrez vous-même, si, à force de recherches, on était parvenu à découvrir que ce père existe, parce que, il y a certaines circonstances où l'on préférerait n'avoir pas de père du tout.

— Que voulez-vous dire ? balbutia Didier avec un frisson.

— Ne comprenez-vous pas ?

— Vous savez quelque chose !

— Je ne dis pas non, mais j'ai promis d'être discret.

Paul porta ses deux mains à sa poitrine.

— Et vous préférez me laisser dans cette horrible anxiété qui me tue ? dit-il, la voix altérée. Cependant vous êtes lié avec Fontenette ; il a dû vous dire des choses que vous n'osez répéter, et si vous étiez réellement mon ami.

Le capitaine semblait ébranlé ; il ne fut pas long à prendre son parti.

— Au fait, dit-il, vous avez raison. Après tout, vous ne tarderez pas à savoir la vérité, et il vaut mieux que vous la connaissiez tout de suite. Et puis, ça me fait quelque chose de vous voir si malheureux, car, enfin, ce n'est pas vous qui êtes coupable.

— Coupable ! De grâce ! par pitié !

Le capitaine n'y tint plus.

— Apprenez donc, puisque vous le voulez, poursuivit-il, que Fontenette qui, lui

aussi, est amoureux de Mlle Gautier, a mis tout en œuvre pour faire la lumière sur votre naissance, et qu'il a découvert que votre père aurait été, autrefois, condamné comme voleur.

— Ah ! il a menti ! Ce n'est pas vrai. Voyons, est-ce que vous croyez cela, vous capitaine ?

Le vieux soldat remua la tête.

— Le vicomte a bien des défauts, répondit-il, mais il n'est pas menteur ; il serait incapable, même par légèreté, d'inventer de pareilles infamies. Il doit être sûr de son fait.

— J'irai lui demander les preuves.

— Vous en avez le droit, et vous avez encore celui de lui passer votre épée au travers du corps si vous jugez que les preuves ne sont pas suffisantes. Dans ce cas, si vous avez besoin d'un second, vous savez ? le capitaine Bellegarde est à votre disposition, et vous penserez à lui !

— Merci, capitaine, merci ! dit le jeune homme. A bientôt donc ! Je vais réfléchir à cela.

Il piqua des deux et gagna rapidement la ville. Il avait hâte d'être seul pour reprendre possession de lui-même. Mais une nouvelle surprise l'attendait à son retour.

IV

Il venait de pousser la porte de son cabinet, quand il s'arrêta interdit. La petite Jobic était devant lui, Jobic l'enfant recueillie par Berthe ! Sans doute celle-ci n'avait pas voulu le laisser plus longtemps dans l'horrible anxiété où elle le savait, et elle la lui envoyait pour le rassurer. Il alla vivement à elle.

— C'est Berthe qui t'envoie ? dit-il, les yeux et le cœur enivrés.

Mais, presque aussitôt, la parole s'arrêta glacée sur ses lèvres. L'enfant avait ébauché un signe négatif.

— Non, monsieur Paul, répondit-elle tristement. C'est moi qui suis venue sans que personne m'ait rien ordonné.

— Qu'as-tu donc à m'apprendre ?

— Voici. Tout à l'heure, en vous voyant partir si malheureux, j'ai pensé que vous seriez peut-être content de savoir ce qui s'est passé au château après votre départ.

— Ah ! tu es bonne, toi ! Eh bien ! parle ! parle !

— D'abord, poursuivit l'enfant, après que mademoiselle a eu parlé à M. Gautier, elle est rentrée dans sa chambre et s'est mise à pleurer.

— Pauvre Berthe !

— Je ne l'avais jamais vue ainsi ; elle était toute blanche, et mordait ses petits poings, tantôt défaillante, tantôt colère. Puis, tout à coup, elle s'est dressée en me regardant avec des yeux méchants. J'ai voulu lui dire quelques mots ; elle m'a repoussée durement, et elle disait : " Le misérable ! me tromper aussi indignement, abuser de ma confiance, lui ! lui ! Ah ! qu'il parte ! Je ne veux plus le revoir, il me fait horreur ! "

— Elle a dit cela ?

— Oui, monsieur Paul.

— Mais elle pense donc que je lui ai menti, que je connaissais le passé criminel ! C'est horrible !

Le malheureux prit sa tête dans ses deux mains par un geste affolé. Il comprenait, après ce qu'on venait de lui apprendre, la suspicion infamante dont il allait être l'objet et le sentiment de réprobation qu'il inspirerait à tous ceux qui l'avaient estimé jusque-là ! Il sentit une rougeur de honte lui monter au front. Et pourtant il n'était pas coupable ! il ne savait rien du passé et il pensait avec amertume que, si Berthe l'eût réellement aimé, elle ne se fût pas tant hâtée de le croire indigne !

La petite Jobic s'était tue, interdite, douloureusement affectée de l'accablement où elle voyait celui qu'elle s'était déjà habituée à considérer comme son maître ; et elle attendait qu'il fût revenu à lui. Enfin Paul s'aperçut de son embarras.

— Chère enfant, dit-il d'un ton attendri, combien je suis touché de la preuve